

La Cordelle : « le lieu le plus sacré »

par Jean Lacoste*

Sans doute pourrait-on évoquer ici, après le cimetière de Vézelay, le souvenir de Maurice Clavel, le philosophe dont Édith de la Héronnière a rappelé la mémoire, et qui venait d'Asquins, en voisin, trouver en cet endroit, à cette croisée des chemins, la paix que le monde moderne ne lui apportait pas.

Mais c'est la figure et la pensée de Romain Rolland que je voudrais honorer lors de cette étape sur le chemin symbolique qui va de sa maison de la rue Saint-Étienne à la maison des Zervos, en lisant une citation assez paradoxale, belle et signifiante.

Il s'agit de quelques lignes extraites d'une lettre familière de Romain Rolland à un ami de Migennes, Lucien Bouillé, en novembre 1940 :

« Je voudrais pouvoir, un jour, vous montrer le lieu le plus sacré de la colline de Vézelay (mais il y faudrait un beau jour de printemps ou d'automne, et que je ne sois pas trop fatigué) : c'est la Cordelle – l'emplacement, au milieu des taillis, sur les chaumes, de la croix de bois de saint Bernard et du premier petit oratoire franciscain (en France), maintenant abandonné, qu'avait fondé frère Pacifique, un des compagnons de saint François. La beauté du lieu, du site, et des souvenirs est inexprimable. Il faut bénir l'ingratitude, qui laisse dans l'oubli ce coin de terre, où règnent le calme de la nature et la sérénité du poverello. »¹

Le « lieu le plus sacré » de la colline de Vézelay ? Voilà bien une expression surprenante sous la plume de celui qui, naguère, se disait « compagnon de route » du parti communiste. Mais pourquoi la Cordelle ? Et la basilique, dira-t-on, n'est-elle pas par excellence le « lieu le plus sacré » de Vézelay ? Mais Romain Rolland ne parle pas, ou presque pas de la basilique, il ne mentionne pas, à ma connaissance, Marie-Madeleine, même quand, dans ses *Commentaires des Évangiles* de 1944, il cite l'épisode de la pécheresse Marie de Magdala, qui oint d'huile les pieds du Christ, selon l'évangile de saint Luc. À cette incarnation monumentale de la foi qu'est la basi-

lique – à cet hymne de pierre aux reliques de la sainte que Jules Roy a si bien célébrée, à ce chef d'œuvre d'architecture – il préfère un paysage modeste, à mi-hauteur, dans son abandon de « chaumes » et de « taillis ». Et en 1941, il écrira encore au père Louis Beirnaert, le 25 août : « J'espère vous revoir bientôt à Vézelay... Il faut les calmes horizons de la Cordelle pour que l'âme s'échange lentement. » Oui, le « lieu le plus sacré » ...

C'est, on en conviendra, l'occasion pour nous de poser la question, décisive, de la religion, ou de la religiosité de Romain Rolland, une religiosité que ne résume sans doute pas le terme trop vague de « panthéisme ». Sa religion ? « *Le fond de mon être est religieux*, – écrit-il en mai 36 à un étudiant en théologie – au sens que je pourrais nommer "océanique" – c'est une allusion à son dialogue avec Freud -. *Mais ce n'est point là une religion. Ce n'est même pas le besoin d'une religion.* » Et cependant « je suis sorti d'un milieu catholique de province française, j'ai reçu une éducation pieuse et ma mère que j'ai tant aimée fut très croyante ». C'est l'aveu d'une rupture avec son milieu et la tradition familiale qui fut sans doute douloureuse, et sur laquelle, au soir de sa vie, il revient, en méditant ici, à la croisée des chemins, dans ce qu'il appelle un *Voyage intérieur*... Qu'est-ce que croire ? *Credo quia verum*, « je crois parce que c'est le vrai », disait le jeune normalien, dans le cloître de la rue d'Ulm. Mais quoi croire, quand on ne sait pas ?

Dans ce « lieu », où, comme dit Romain Rolland, dans ce « site », à la fois humble et sacré, sacré parce que humble, à cette croisée des chemins perdue dans la nature, il relève deux symboles, qui correspondent à deux moments forts de l'histoire de Vézelay, à deux aspects de la foi, à deux usages de la religion : « l'oratoire » du XII^e siècle – le couvent de la Cordelle – et la « croix de bois », dans une opposition – mais s'agit-il bien d'une opposition ? – qui doit nous révéler un aspect essentiel de la religiosité de Romain Rolland.

Le premier épisode est symbolisé

par la « croix de bois ». Même si celle que nous voyons est une croix moderne, érigée naguère – je ne peux que renvoyer aux études de Pierre Haasé dans un récent bulletin des *Amis de Vézelay* –, cette croix rappelle qu'ici même, en 1146, le jour de Pâques, saint Bernard a prêché la Deuxième croisade à l'instigation du pape Eugène III – un autre moine cistercien, un de ses disciples – en présence du roi de France, Louis VII le Jeune, et celle qui était encore son épouse, Aliénor d'Aquitaine. Saint Bernard prêche aussi en présence d'un empereur du Saint Empire romain germanique, le fondateur de la dynastie des Hohenstaufen, Conrad III, et en présence d'une foule considérable de chevaliers français et allemands. Assez singulier épisode, religieux et militaire à la fois, de la difficile amitié franco-allemande...

Saint Bernard, rappelons-le est un Bourguignon, né au château de Fontaines, près de Dijon, en 1091. Jeune noble, il entre au printemps 1112 à l'abbaye de Cîteaux, animé par un idéal de vie monastique si pur et si intense qu'il devient, en 1115, le premier abbé d'un nouveau monastère, Clairvaux, – dans l'Aube – qui va éclipser en prestige même la maison mère. Il préconise la prière, la vie austère, la simplicité, le retour à la règle de saint Benoît, au service de la spiritualité, par contraste avec les riches, trop riches monastères, comme Cluny.

Saint Bernard, ce conseiller des rois et des papes, est tout entier spiritualité et dévotion, mais spiritualité ardente et militante ; dès 1128, lors d'un concile qui se tient à Troyes, il fait reconnaître l'ordre des Templiers ; il lutte contre les tendances rationalistes incarnées en Paris par Abélard, le maître de la dialectique – Michelet évoque longuement cette confrontation dans son *Histoire de France*. Saint Bernard plaide pour la guerre sainte de la croisade en Orient, préférable à la guerre féodale des nobles en Occident ; il défend l'idéal du moine soldat, la chevalerie au service de Dieu.

L'épisode de Vézelay est connu,

et il a été souvent repris, mais l'on sait moins que cette deuxième croisade (1147-1149), provoquée par les massacres d'Edesse, en Turquie, se solda par un échec militaire assez piteux, devant la ville de Damas, en raison des difficultés sous-estimées de cette opération en plein désert oriental – nous sommes au Moyen Age... –, et aussi à cause de la discordance entre Français et Allemands et de la rivalité devant l'ennemi : la foi militante, la foi guerrière, la foi aveugle conduit au désastre militaire.

Jules Roy, qui dit de Romain Rolland, dans *Vézelay ou l'amour fou*, qu'il fut son « maître », a évoqué dans cet ouvrage cette deuxième croisade, une belle page où les souvenirs de la guerre d'Algérie se mêlent à la vision imaginaire de l'Orient médiéval.

« *Un mois de route pour gagner le Midi puis les rivages de l'Adriatique, la Grèce peut-être, l'Hellespont, dans l'odeur du crottin, du cuir et de la sueur, ou bien, après un embarquement à Aigues-Mortes, des escales à Malte et à Chypre, des semaines à vomir tripes et boyaux sur de méchants rafiots, et enfin Tripoli, Beyrouth, Tyr, Saint-Jean d'Acre, les bordels militaires et les ventrées de couscous, la sottise des chefs, l'insubordination des princes, des combats hasardeux dans les déserts et un retour à la mer en laissant la moitié des troupes derrière soi, sans avoir rien pris que du sable.* »²

Jules Roy a écrit un livre intitulé *Les Belles croisades*. Soit. Mais on peut s'étonner de voir Romain Rolland célébrer ainsi la croix des croisades et saint Bernard. On pourrait penser qu'il est, par principe, hostile à cet esprit militant, voire belliqueux. Mais dans *Saint Louis*, cette « tragédie de la foi » qu'il publie en 1897 dans *La Revue de Paris* – sa première œuvre, qu'il envoie à Tolstoï – il avait montré de la compréhension, voire de la sympathie pour « l'exaltation religieuse », avant de s'intéresser à l'exaltation révolutionnaire, politique des soldats de la République. Il célèbre dans cette pièce « *l'ardeur du sacrifice, mais debout, en combattant* ». Mais pour lui le combat est spirituel, intellectuel, moral, mystique et temporel à la fois, pour reprendre les notions de Péguy dans *Notre Jeunesse*.

« *Je m'intéresse actuellement – ce sont des propos notés par un visiteur en juin 41 – parce que j'habite Vézelay, à saint Bernard. (...) Saint Bernard est extrêmement attachant ; ce qui est le plus frappant chez lui, c'est l'alliance du contemplatif et de l'homme d'action. Bien qu'il se plaigne sans cesse d'être obligé par*

devoir de sortir de son recueillement, j'ai l'impression qu'il n'aurait pas pu se passer d'agir. Bien qu'il s'en défendît, il avait besoin d'action. »

N'est-ce pas un autoportrait de Romain Rolland lui-même, partagé en 1914 entre l'écriture et son engagement, entre contemplation solitaire et action quotidienne ?

Mais n'oublions pas le deuxième épisode de l'histoire de la Cordelle, qui est aussi le deuxième élément de ce « site », de ce lieu « le plus sacré ».

La lettre de 1940 en effet mentionne le *poverello*, le « petit pauvre » ? 80 ans après l'appel à la croisade par saint Bernard, au tout début du XIIIe siècle, vers 1217, des frères de l'Ordre des frères mineurs, des laïcs appartenant à l'ordre fondé tout récemment, en 1209, par saint François d'Assise et reconnu par le pape Innocent III, donc des *franciscains* venus d'Italie, dressent à cet endroit un oratoire, s'installent dans la chapelle, fondent peut-être un modeste couvent, une communauté sur le modèle de celle qu'ils ont créée près d'Assise. Rappelons que saint François est à l'époque encore vivant, puisqu'il ne meurt qu'en 1226... Ces franciscains étaient venus d'Italie, comme le rappelle Romain Rolland, sous la conduite d'un frère qui était devenu célèbre comme trouvère et comme poète. Ce « roi des vers », selon l'empereur d'Allemagne Frédéric II, avait « mérité par la douceur de ses mœurs – disent les encyclopédies – l'épithète de *Pacifique* », et il sera le premier provincial de l'ordre en France. Frère Pacifique à Vézelay, sous la plume de Romain Rolland, le pacifiste, en pleine guerre, en pleine défaite, n'est-ce pas tout un symbole... ?

La Cordelle fait dès lors référence, semble-t-il, à la *cordelière*, la corde à trois nœuds qui sert de ceinture aux frères, les trois nœuds symbolisant les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. La religion franciscaine est faite de douceur, de simplicité et d'humilité, conformément aux maximes de saint Matthieu, et peut sembler être en contraste fort avec la foi militante de saint Bernard, avec l'esprit de croisades. Mais, en réalité, la même volonté de conversion et la même passion de convaincre animent à la fois le saint cistercien et le frère mineur : saint François d'Assise, selon la tradition, n'a-t-il pas tenté de se rendre au Maroc et en Égypte pour convertir les musulmans ? Il serait allé en 1219 auprès de l'armée des croisés à Damiette, en Égypte, pour rencontrer le sultan.

François d'Assise, le *poverello*, n'est jamais venu lui-même à

Vézelay. Mais il avait un amour particulier pour la France et sans doute *Francisco*, « le petit Français » – le surnom donné au jeune homme par son père – aurait aimé venir ici prier saint Madeleine, dans un pèlerinage inverse de celui qui se développe aujourd'hui entre Vézelay et Assise, parallèlement – selon des parallèles d'une géométrie spirituelle qui n'est pas celle des mathématiciens – à celui de saint Jacques de Compostelle, le « matamore », celui qui tue les Maures. Il eût peut-être aimé vivre et prier ici au pied de la basilique, lui qui avait une dévotion particulière pour Marie-Madeleine, patronne, nous dit-on, de tous les contemplatifs, mais aussi de tous les missionnaires

En tout cas, avec saint Bernard, le Bourguignon, et le « Petit Français » d'Italie, le « site » de la Cordelle – ce « lieu le plus sacré »... – fait le lien entre la Bourgogne et l'Italie, la colline de Vézelay étant, comme le note joliment le site de la fraternité franciscaine, un « îlot ombrien en terre bourguignonne ».

Mais l'histoire n'est pas achevée : sept cent ans après la mort de saint François d'Assise, en 1226, nous voici en 1926. C'est l'époque où Romain Rolland écrit la partie *Mère et fils* de son beau roman *L'Âme enchantée*, et l'année où la revue *Europe* publie, pour son 60e anniversaire un numéro d'hommage.

Or, l'Italie où saint François avait prêché la pauvreté et l'amour des créatures, l'Italie d'où était venu le frère Pacifique, l'Italie que Romain Rolland avait découverte en 1889-1891, quand il était un jeune historien au palais Farnèse, l'Italie qui avait eu pour lui le visage de ses premières amours, l'Italie avec laquelle il se sentait lié par des liens profonds du fait de ses relations avec sa vieille amie wagnérienne de Rome, Malwida von Meysenbug, l'Italie de 1926 est devenue moderne, raciste et belliqueuse, impériale ; elle se trouve sous la coupe des « chemises noires » du Duce depuis les élections de 1924 et les pleins pouvoirs de 1925, un vêtement qui a peu à voir avec le froc gris des doux franciscains. Romain Rolland se sent blessé par cette irruption de la violence et de l'intolérance dans ce qui est pour lui l'univers privilégié de la culture.

En 1926, il note, dans son journal, le « honteux discours » du cardinal légat représentant le pape Pie XI aux fêtes du 7e centenaire de saint François d'Assise, en octobre ; il réagit avec violence, sous le coup d'une juste indignation, d'une sainte colère et avec rage il recopie dans son journal quelques lignes de ce discours « *pour m'enlever à tout jamais – dit-il – le désir de me rapprocher*

du catholicisme dont je suis sorti à tout jamais »³.

La « secrète répulsion » envers les prêtres, les scribes, l'Église comme institution, la rupture totale, est-ce le dernier mot de Romain Rolland sur la religion catholique de ses aïeux ? La citation initiale sur « le lieu le plus sacré » est empruntée à une lettre à son ami, Lucien Bouillé, qui lui a fait part d'une sorte d'expérience mystique, d'une « illumination religieuse » au moment de la débâcle de 1940, à Najac dans l'Aveyron.

« Ce que vous m'avez écrit, mon cher Lucien, de votre illumination dans la douleur, devant le Christ de souffrance et de compassion, en la vieille église de Najac, m'a profondément ému. Je le comprends. Imaginez ce qu'il a dû être pour les milliers de malheureux, d'esclaves, de persécutés, d'humiliés et d'outragés, au siècle qui a suivi sa mort ! Toutes les peines confluent en lui. Il les prend toutes. » (3 novembre 1940)

Ce sens de la souffrance éprouvée par les autres, ce sens de la compassion ont même conduit Romain Rolland, dans les années vingt, à esquisser un rapprochement stimulant et audacieux entre saint François d'Assise et Gandhi, dont il a beaucoup contribué à faire connaître la pensée et l'action en France, en le recevant à Villeneuve, en le faisant traduire...

Gandhi incarne aux yeux de Romain Rolland, au milieu des années vingt, la synthèse entre saint Bernard – la puissance de la parole, l'action politique, au plus niveau, le combat spirituel, l'alliance de l'homme d'action et du contemplatif – et saint François : l'éloge et la pratique de la pauvreté, l'amour de tous les êtres, la force du dénuement et de la non-violence.

Mais, dans les années de guerre, en 1940 et après, Romain Rolland qui s'est détaché de la non-violence, qui n'a plus d'illusion sur la « non-participation » prônée par Gandhi, et qui a été déçu par la politique stalinienne, fait retour en lui-même et engage un dialogue posthume avec celui qui fut son ami d'avant la guerre de 1914, celui qui accueillit Jean-Christophe dans les Cahiers de la Quinzaine. Il commence à écrire un

livre sur Péguy – c'est le moment où son épouse Marie se convertit au catholicisme sous l'influence de Claudel.

« En ce moment, je revis – écrit-il – le travail douloureux qui s'est fait dans l'âme d'angoisse et d'aspiration ardente de Péguy, je tends l'oreille à la réponse qu'il a perçue. Je tâche de l'exprimer avec respect et sympathie, Mais si je suis pour les autres l'entrebâilleur de portes, je n'entre pas. C'est Christophe qui porte l'Enfant, qu'il ne voit pas. »

Aux tentatives parfois indiscrettes de ceux qui veulent le convertir in articulo mortis, à commencer par Claudel, à ceux et celles qui veulent qu'il rentre dans le giron de l'Église, aux prêtres qui, charitativement, le cernent, Romain Rolland oppose sa position irréductiblement rationaliste qui le maintient « au seuil de la dernière porte », qui lui interdit de rejoindre l'Église, au nom de l'indépendance de l'esprit.

Rédigeant en quelque sorte le testament de Péguy, Romain Rolland, dans les dernières pages de son livre, révèle un trait de sa propre personnalité ; il explique en quoi il a pu, lui aussi, être le « compagnon de route » d'une Église sans abdiquer son « indépendance d'esprit » et sans se soumettre aveuglément aux « poteaux indicateurs ». Ce commentaire de la Note conjointe est aussi un peu le testament de Romain Rolland lui-même, qui comprend la volonté chez Péguy de rester dans le droit fil de l'orthodoxie religieuse : le catholique est « un bon garçon qui connaît bien sa route ».

« La joie de celui qui marche et qui se sait dans le bon chemin est qu'il n'y est point seul, que ce chemin est celui de tous les frères, des milliers de frères, et que tous ensemble, ceux d'autrefois, ceux de l'avenir, ceux du présent, les invisibles et les visibles, ils vont tous à Dieu.

Bénis soient donc les poteaux indicateurs, les directives de l'Église ? Mais qu'elles ne pensent pas nous diriger ! Nous avons reçu nos indications de plus haut. Et c'est librement que nous les suivons. »⁴

A ce point la référence aux « chaumes » de l'automne, dans la lettre que nous avons citée, ne peut que nous faire songer, par opposition, aux blés de l'été chantés par

Péguy dans Ève, en même temps qu'il célébrait le sacrifice à venir des soldats pour « la patrie » : ce sont des vers connus, trop connus d'une certaine exaltation guerrière de la « mêlée », même si Péguy les a écrits juste avant la Grande Guerre, en 1913. « Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés » (Ève), « heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle ».

Romain Rolland, qui veut arracher Péguy à la récupération réactionnaire de Vichy, n'accepte pas, lui, cette mystique du sacrifice guerrier, cette métaphore des « blés coupés » dont Péguy lui-même a été victime dans les champs de Seine-et-Marne, en septembre 1914. Romain Rolland approuve l'esprit héroïque du combat, il admire les croisés et les soldats de l'an II, mais il veut associer à cet esprit un fort sentiment de fraternité. C'est le double visage, le double message, de ce lieu, de ce site, à la fois héroïque et fraternel.

Sommes-nous si loin de René Char ? Si loin de la Goulotte ?

Pour nous encourager à reprendre le chemin je voudrais conclure en citant quelques vers de Péguy – dans La Tapisserie de Notre-Dame... –, qui esquissent assez joliment une humble philosophie du chemin.

*Vous nous voyez marcher,
nous sommes la piétaille,
Nous n'avancions jamais que
d'un pas à la fois
Nous allons devant nous les
mains le long des poches
Sans aucun appareil, sans
fatras sans discours
D'un pas toujours égal, sans
hâte ni recours
Des champs les plus présents
vers les champs les plus
proches.*

Je ne peux que vous inviter maintenant à retrouver ce que Péguy et Romain Rolland appellent la « joie rituelle de la route », dans ce qui n'est ni une croisade, ni un pèlerinage, mais tout simplement une marche, un « périple » – beau mot rollandien –, vers un but inconnu, sans « poteaux indicateurs ».

août 2007

1. Romain Rolland Lucien et Viviane Bouillé, *Correspondance 1938-1944*, éd. établie, présentée et annotée par Bernard Duchatelet, Centre d'étude des correspondances, CNRS (UPR 422) Faculté des Lettres, Brest, 1992.

2. Jules Roy, *Vézelay et l'amour fou*, Albin Michel, 1990, p. 41-43.

3. Romain Rolland, *Au seuil de la dernière porte*, Éd. Du Cerf, 1989, avec introduction de Bernard Duchatelet.

4. Romain Rolland, *Péguy*, II, p. 178.

* Jean Lacoste agrégé de philosophie, docteur ès études germaniques, traducteur, a publié récemment Walter Benjamin. Les chemins du labyrinthe (Ed.Nadeau Vuitton), une édition du Voyage en Italie de Goethe (Ed.Bartillat) et Goethe. La nostalgie de la Lumière (Belin)